EUGÈNE ENRIQUEZ

Du crime au groupe, du groupe à l'Etat

Il ne s'agit pas, dans ces quelques pages, d'extraire de l'œuvre de Freud une théorie générale de l'Etat mais simplement de nous demander s'il est possible d'éclaircir certains éléments présidant à la naissance et au fonctionnement de l'Etat (et principalement de l'Etat moderne) en nous appuyant sur certaines hypothèses freudiennes. Autrement dit, la perspective ouverte par la psyehanalyse nous permet-elle de fairc surgir des questions que d'autres perspectives refusent ou occultent ?

Que la horde primitive et le meurtre du père soient une fable inventée par Freud (1) ou un événement réel, peu nous importe si ce *mythe* a une valeur de monstration et d'explication incomparable. Car si on lit attentivement ce récit, il est possible d'en déduire non seulement l'avènement du lien social mais ses avatars actuels et ses prolongements éventuels. Il énonce, en effet, la connexion entre le meurtre du père et la naissance du groupe, le processus d'idéalisation du père assassiné, l'émergence de la culpabilité, la rivalité entre les frères et les tentations d'appropriation du pouvoir, la nécessité de la présence d'une personne centrale, ohjet d'identification et d'amour, dans la constitution du groupe, la place essentielle des phénomènes d'illusion et de croyance, enfin l'importance du langage comme constitutif du pouvoir.

Certes, une telle « écoute » de ce récit n'est possihle qu'à la lumière des textes ultérieurs de Freud (en particulier « Psychologie collective et analyse du moi » (2) et *Malaise dans la civilisation* (3), qui per-

(1) S. FREUD, *Totem et tabou*, Petite Bibliothèque Payot.
(2) Psychologie collective et analyse du moi, in *Essais de psychanalyse*, Petite Bibliothèque Payot.
(3) *Malaise dans la civilisation*, PUF.

mettent de préciser certaines hypothèses et de faire apparaître le jeu des phénomènes régressifs, le caractère castrateur de la culture ainsi que le rôle du Sur-Moi comme porteur de la pulsion de mort.

DU MEURTRE AU GROUPE

La naissance d'un groupe est corrélative d'un crime commis en commun. « Un jour les frères se rassemblèrent... » Un jour : il y a toujours un acte *originel.* (C'est ce que Freud nommera le roc de l'événement.) Pour que se constitue un mouvement irréversible, il faut qu'un ACTE soit posé (« au début était l'acte » dit le Faust de Goethe), qui interdit le retour en arrière et qui, même refoulé, reviendra toujours hanter les consciences. Les frères : en quoi sont-ils frères sinon en leur *impuissance* commune qui les rend semblables bien que différents. Les frères, ce sont les *démunis* mais ils ne peuvent se reconnaître comme frères que le jour où ils se réunissent. *Ils se rassemblèrent* : c'est en préparant leur conjuration qu'ils se découvrent frères. Ce qu'ils veulent c'est conjurer leur impuissance, c'est échapper à la fascination mortifère dans laquelle ils sont pris, à l'admiration et à la crainte devant « l'omnipotent » (4). Ils s'identifient les uns aux autres, ils expriment leur solidarité et ils reconnaissent leur lien libidinal dans la haine commune éprouvée contre le père.

Ainsi un groupe n'est pensable qu'à partir d'un projet commun. Mais un projet peut-il être en mesure de cimenter des êtres différents ? Que des personnes qui se vivent comme sujets de leurs désirs, qui ont une connaissance mutuelle les unes des autres et qui s'estiment réciproquement aient la volonté d'entreprendre une action commune, quoi de plus habituel. Mais le *premier* projet ? Celui qui permet justement la prise de contact et l'établissement de rapports communautaires, que peut-il être sinon une conspiration contre un autre, contre une puissance vécue comme maléfique ? Hegel écrit : « Ce qu'on entend souvent par peuple forme bien un ensemble, mais seulement comme foule, c'est-à-dire comme masse informe... Le peuple... représente la partie qui ne sait pas ce qu'elle veut » (5). La première fois que des êtres savent ce qu'ils veulent, c'est lorsqu'ils peuvent dire ce qu'ils rejettent. *Non* est le mot originaire, inaugural de tout groupe. Et non à quoi sinon à la domination. *Non total* qui ne peut

(4) Terme utilisé par P. KAUFMANN pour caractériser le chef de la horde dans son remarquable ouvrage, *L'inconscient du politique*, PUF.

(5) HEGEL, *Philosophie du droit*, cité par P. KAUFMANN, *op. cit.*

s'exprimer que par la destruction de l'autre. Ce qui est recherché dans cet anéantissement n'est pas la simple disparition de cet autre refusant tout rapport d'altérité, possesseur des femmes et du langage, situé à une distance vertigineuse du criminel, mais surtout l'appropriation de cette puissance et de cette violence originaire. *Ils le tuèrent et ils le mangèrent.* Comment ne pas voir dans cet acte de destruction et d'incorporation l'origine de tout groupe. Car comment mieux se reconnaître frères que dans ce festin collectif où chacun tente de s'approprier les vertus de celui qui est supposé les posséder toutes.

Certes, à l'heure actuelle, on ne mange plus ses ennemis. Mais il faudrait être aveugle pour ne pas voir que toutes les révolutions sont incomplètes si elles ne sont pas accompagnées du parricide, que cela soit celui de Louis XVI ou de Nicolas II. Le parricide royal a des significations multiples : celle de constituer la masse en véritable peuple, en groupe d'individus se reconnaissant les uns les autres, celle d'intégrer la puissance du seul et d'en faire la puissance de tous, celle de répondre à la volonté de castration et de mort prononcée par l'unique contre tous par la revendication et la proclamation de la vie et de la splendeur du phallus. Le *Zarathoustra* de Nietzsche dit : « Quand on veut tuer radicalement, on rit ». Par ce rire le groupe accède à la vie. C'est bien ce que nous montrent les processus révolutionnaires qui ont fait de la fête un moment crucial. Par la fête (qui accompagne le meurtre) le groupe s'institue et se fortifie.

Si un groupe n'existe que par un crime commis en commun, la pulsion de mort dans ses formes destructrices est *présente dès le début.* Personne ne pourra l'oublier, ni refuser de payer sa dette. Certes, dans les actes quotidiens nous ne parvenons pas facilement à nous faire à une telle idée. Et pourtant il est d'expérience commune qu'un groupe n'existe que s'il peut se démarquer de l'étranger qui est d'abord et toujours un *ennemi* : ennemi extérieur auquel le groupe fera la guerre, ennemi intérieur qui nous confronte au phénomène de boucs émissaires, de guerre civile ouverte ou de guerre civile larvée (lutte des classes, surveillance de « l'ennemi intérieur »). Ce sont les ennemis qui permettent l'existence du groupe. Staline était bien conscient de ce problème lorsqu'il affirmait que le parti se solidifiait chaque fois que l'on y découvrait des traîtres. Tout groupe n'existe que dans un champ de *guerre généralisée.* Ce faisant, il crée des valeurs et développe des liens de réciprocité entre ses membres. Il devient une association, une communauté fraternelle. Par ce lien libidinal, il manifeste la force d'Eros qui est de créer des liaisons chaque jour plus grandes. Eros et Thanatos ont donc partie liée. Amour et meurtre se fondent l'un sur

l'autre ou plus exactement Eros ne peut se manifester que quand la pulsion de mort a déjà parlé.

S'il a fallu tuer le père c'est bien parce que la vie de celui-ci ne pouvait se fonder que sur la castration et la mort des fils. Autrement dit, le père « premier » s'insère dans un narcissisme total refusant radicalement l'altérité et se manifeste par les *refus* d'amour et de reconnaissance. Ceux-ci empêchent la création de toute culture, de tout système symbolique. La seule relation possible est la relation de force. A l'origine donc, c'est la violence qui règne ; c'est le règne de *la mort*. Le système en jeu peut se décliner ainsi : violence pure → destruction de l'unique → création de liens libidinaux entre les frères → destruction des ennemis intérieurs et extérieurs. Eros est cerné et traversé par la pulsion de mort, laquelle ne cessera jamais de poursuivre silencieusement son chemin.

En effet une fois les frères réunis, resurgit chez chacun le désir de tenter d'occuper la place du père déchu en s'appropriant ses pouvoirs. A l'amour succède la rivalité féroce entre les frères (telle que nous le donnent à voir exemplairement Caïn et Abel, Remus et Romulus, Etéocle et Polynice). Le crime rôde entre les frères. Le frère « c'est ce qui est bon à tuer ». Le pouvoir fraternel est un pouvoir impossible.

DU GROUPE AU CHEF

Le groupe va néanmoins tenter de se maintenir par l'invention des règles *d'abstinence*. Alors qu'auparavant régnait la force maintenant doit advenir le *règne de la vertu*, de l'égalité et de la réciprocité. Les pulsions de destruction sont bannies sauf contre les traîtres. Mais les traîtres sont encore des frères, des faux frères. Si on tuait auparavant pour exprimer la violence, on tue maintenant par nécessité, pour se laver de la *souillure* des traîtres. Mais cette nécessité peut aboutir à une autodestruction complète.

Lorsque le groupe se vit lui-même comme seul être transcendant, il réintroduit non seulement la guerre avec l'extérieur mais une guerre interne qui prend des formes de plus en plus violentes. La vertu engendre la terreur. « Nous ne devons aux ennemis de la liberté que la mort », proclamait Robespierre. Qui sont en fait ces ennemis ? Tous peuvent l'être, soi-même sans le savoir en premier lieu. Il n'y a plus d'innocent. Le discours d'amour se transforme alors en discours de haine. Comment construire un groupe qui ne procède pas à un autogénocide ou simplement à l'exclusion ou à l'expulsion continue de

certains de ses membres, qui ne se transforme pas en un groupuscule qui perd ses forces vives et se rigidifie au fur et à mesure qu'il se vide de ses éléments.

Deux possibilités sont envisagées par Freud : la première dans *Totem et tabou*, la seconde dans *Psychologie collective*. Dans le premier cas, les frères *culpabilisés* d'avoir tué le père qu'ils craignaient et qu'ils aimaient (ambivalence des sentiments) décident de *renoncer* (afin de ne pas allumer de guerre civile) à l'objet du désir pour lequel ils s'étaient ligués et en même temps *idéalisent* le père qu'ils instituent comme totem ou Dieu, emblème *transcendant* respecté et vénéré, vécu comme fondateur du groupe. Retenons ce quadruple mouvement : culpabilisation, renoncement, idéalisation, passage à la transcendance. Son importance nous retiendra plus tard.

La deuxième possibilité c'est la *création* du groupe par un chef *aimant* tous les membres d'un amour égal, ayant avec eux une relation duelle « de nature sexuelle », façonnant le groupe par l'hypnose, devenant l'objet commun du groupe placé par chacun à la place de son idéal du moi et permettant l'*identification* des membres du groupe les uns aux autres.

Ainsi le groupe naît par un *acte d'amour* spontané de la part du chef, qui procrée le groupe par parthénogenèse, et qui fait de chacun des membres des *doubles* de lui-même, qu'il maintient unis à lui par la *fascination*.

Dans l'une et l'autre possibilités nous constatons que pour que le groupe vive, il lui faut un *pôle, instaurateur idéalisé* (chef incarné ou idéologie commune) et servant d'idéal, considéré comme transcendant, exemplaire et inatteignable, qui demande à chacun de renoncer à son désir propre et de tenter d'être conforme à l'idéal proposé.

Qu'au début il y ait un père porteur de mort ou un père aimant, de toute manière il n'y a pas de *groupe sans père*, de groupe sans obligation de paiement infinie de *la dette* du droit à l'existence et du droit au sens. Mais en même temps il n'y a pas de groupe qui ne vive de la culpabilité, du renoncement et de l'impossibilité de vie autonome. Tout groupe est *groupe mort-né*, il est la pure duplication du père. Car si un groupe n'existe pas sans corps, le seul vrai corps est celui du chef. Louis XIV avait raison de dire : « L'Etat c'est moi. » Est-ce à dire alors que le groupe, que le peuple ne veut vivre que sous l'égide d'une loi extérieure, toute-puissante et que quelle que soit sa pratique, qu'il adopte des comportements de soumission ou qu'il entame un processus révolutionnaire vivant au « recommencement » du monde, il est ou il tombera sous la coupe d'une autorité extérieure soit bienveillante et castratrice, soit uniquement castratrice. La création

d'une communauté culturelle exige l'expérienee du renoncement au nom de valeurs nobles, l'amour, le langage, le savoir... Tout père, s'identifiant à la loi, ct identifié à elle, tentera en tout cas de le faire croire. En ce point, l'*Etat* trouve un point d'ancrage privilégié.

DU CHEF À LA CIVILISATION

Pourquoi valoriser la notion de groupe et souhaiter en constituer un ? Ne serait-il pas possible que les êtres humains forment une société composée de couples (6) « rassasiant en eux-mêmes leur libido, unis cntre eux par un travail et des intérêts communs » (7). « Hélas, ajoute Freud, un tel état aussi soubaitable n'existe pas et n'a jamais existé » (8). Car Ananké (la nécessité) oblige les êtres à se rapprocher et à entamer un travail solidaire.

Il est donc indispensable que la pulsion sexuelle se transforme en affection, en amour mutuel permettant des identifications communes unissant les êtres les uns aux autres par un lien libidinal. Mais cependant la principale difficulté n'est pas là. Nous pouvons toujours imaginer des sociétés paisibles où les individus travailleraient en commun et aimeraient tendrement « les autres comme eux-mêmes ». Malheureusement cette vision du monde oublie que l'homme est « un être... qui doit porter au compte de ses données instinctives une bonne somme d'agressivité. Pour lui, par conséquent, le prochain n'est pas seulement un auxiliaire et un objet sexuel possible mais aussi un objet de tentation. L'bomme est, en effet, tenté de satisfaire son besoin d'agression aux dépens de son prochain, d'exploiter son travail sans dédommagement, de l'utiliser sexuellcment sans son consentement, de s'approprier ses biens, de l'humilier, de lui infliger des souffrances, de le martyriser et de le tuer » (9). Ce qui est donc oublié c'est le travail de la pulsion de mort. Or, même si elle se fraye son passage souvent silencieusement, elle parle parfois bien haut dans la haine, les agressions, la guerre et les génocides. Et nous savons qu'elle a déjà parlé dans le crime originel. Aussi le renoncement aux pulsions agressives doit-il avoir lieu pour que le processus civilisateur puisse se mettre en route et se poursuivre. Mais dans la mesure

(6) « Quand (Eros) a réussi en rendant deux êtres amoureux l'un de l'autre cela lui suffit et, comme dit le proverbe, il s'en tient là. » FREUD, *Malaise dans la civilisation*, *op. cit.*

(7) FREUD, *Malaise dans la civilisation*, *op. cit.*

(8) ID., *ibid.*

(9) FREUD, *Malaise dans la civilisation*, *op. cit.*

même où le premier acte sexuel fut en même temps un acte d'appropriation des femmes et de castration des fils, dans la mesure où Eros est toujours lié à Thanatos, le renoncement (ou la canalisation) aux pulsions sexuelles doit, lui aussi, s'opérer. La civilisation naît de l'amputation. Mais cette amputation ne doit pas être ressentie comme telle, car elle pourrait susciter la révolte, et favoriser le retour du refoulé. Cette *amputation* doit donc être acceptée et même désirée. L'introjection des désirs d'agression entraîne alors le besoin de punition, lequel sera repris en compte par le Sur-Moi. « La civilisation domine donc la dangereuse ardeur agressive de l'individu en affaiblissant celui-ci, en le désarmant, et en le faisant surveiller par l'entremise d'une instance en lui-même, telle une garnison placée dans une ville conquise » (10).

Le renoncement aux satisfactions pulsionnelles est consécutif à l'angoisse devant l'autorité et donne naissance au sentiment de culpabilité. Ce sentiment est renforcé par l'angoisse devant le Sur-Moi. Il faut donc qu'existe au départ une autorité extérieure dont on craint le refus d'amour et qui s'incarne dans une figure paternelle. Sans elle pas de groupe, sans groupe, aucune possibilité de vie en commun, sans castration, acceptée et en l'absence d'un sentiment commun de culpabilité, pas de civilisation possible. Ainsi de *Totem et tabou* à *Psychologie collective* et à *Malaise dans la civilisation*, court le même message. La civilisation commence dans le crime et se termine par la répression des pulsions. A certains moments la culpabilité peut aboutir à des « niveaux de tensions intolérables ». Se produisent alors levée des inhibitions, révoltes, révolutions jusqu'au moment où d'autres chefs, monopolisant le langage, créeront une nouvelle civilisation ou la même sous un autre habillage.

Il ne reste donc, dans une telle perspective, qu'à accepter la civilisation telle qu'elle est en espérant pouvoir y apporter certaines améliorations. Mais de toute manière, le problème de la personne centrale qui tente d'occuper une position d'omnipotence reste toujours posé et est incontournable.

Pourtant si on se penche attentivement sur l'œuvre freudienne, on est amené à se poser la question différemment. Ce que Freud dénonce comme *illusion* dans le cas de la religion (déplacement du père omnipotent) peut aisément s'appliquer au *politique*. Car le renoncement à la violence par peur du retrait d'amour n'amène pas la disparition de la violence mais *la confiscation de la violence par l'Etat*. « Si l'Etat interdit à l'individu le recours à l'injustice, ce n'est pas

(10) Id., *ibid.*

parce qu'il veut supprimer l'injustice, mais parce qu'il veut monopoliser ce recours » (11). Ainsi la violence ne se perd jamais. Bien au contraire elle va se développer à partir de la nécessité même du renoncement à la violence. Paradoxe certes, mais dont Freud met le fondement parfaitement en lumière.

Il avance là quelque chose d'énorme et que personne, avant lui et même depuis lui, n'a osé penser jusqu'au bout et qui consiste en ceci : le processus civilisateur, en voulant réfréner l'œuvre de Thanatos, en voulant favoriser la constitution de liens de tendresse et de travail entre les hommes, en voulant donner son essor à Eros, est en réalité *au service de la pulsion de mort.* La démonstration est rigoureuse et non contestable. Pour éviter que l'homme ne soit un loup pour l'homme, il faut que les êtres humains partagent tous un sentiment de culpabilité et transforment « leurs penchants égoïstes sous l'influence de facteurs érotiques » (12). Ce renoncement aux pulsions agressives va se payer cher. Car dans la mesure où elles sont impérissables, elles vont électivement se retourner contre soi (13) sous forme de besoin de punition, d'autodestruction, de masochisme ou s'accumuler dans des *institutions* chaque jour plus nombreuses pour permettre un contrôle efficace et subtil et qui fonctionnent comme un Sur-Moi collectif et répressif. Ainsi donc le but du processus civilisateur est de créer des institutions mortifères. « *Ce qui commença par le père s'achève par la masse.* » Ajoutons : *ce qui commença par le crime s'achève par l'Etat, l'institution des institutions, l'expression de la masse organisée.*

DE L'ÉTAT À LA MORT

En fait, il n'existe pas de théorie de l'Etat chez Freud. Mais ce que nous avons indiqué précédemment nous autorise à nous appuyer sur les hypothèses freudiennes pour comprendre le phénomène de l'Etat. Si les rapports sociaux sont fondamentalement plus des rapports de violence que des rapports d'amour, si Eros ne peut établir ses liaisons entre les êtres qu'en acceptant que des processus de refoulement, de régression, de castration soient mis en œuvre, il faut pouvoir penser et faire advenir une *institution* qui se pose comme permettant le dépassement de tous les conflits possibles entre les êtres,

(11) FREUD, *Essais de psychanalyse.*

(12) FREUD, Considérations actuelles sur la guerre et la mort, in *Essais de psychanalyse*, PUF.

(13) Cf. FREUD, Pulsions et destin des pulsions, in *Métapsychologie*, Gallimard, « Idées ».

comme l'instance de régulation et de justice. Le but de toute société est de créer un Etat et de se dissoudre en lui. Cette affirmation n'infirme pas la thèse de Clastre dans *La société contre l'Etat.* L'Etat n'est que le dernier avatar des figures d'autorité : le père, le cbef de guerre, les ancêtres, les dieux, ce Dieu unique. Il est l'héritier de toutes les marques de l'omnipotence et de l'omniscience. Autrement dit il n'existe de véritable Etat que depuis le moment où se pose le problème de : qui peut dire la loi ? Qui peut essayer de l'incarner ? On ne peut parler d'Etat que lorsque naît l'illusion d'un peuple souverain se guidant lui-même.

Dans tous les autres cas, le problème de *l'incarnation* est résolu d'emblée. Le corps du Christ, le corps du roi, le totem sont là pour témoigner et rappeler que nous descendons tous d'un même ancêtre, que nous participons tous d'un même corps. La question de l'Etat survient quand la masse surgit sur la scène de l'bistoire. La masse, c'est-à-dire des morceaux de corps non articulés qui essaient de *prendre vie* à partir de la mort du roi et de la mort des dieux et de se constituer comme peuple. Tant que la masse n'est pas là en tant que multitude, tant qu'il n'existe que des petits groupes, que des isolats, que des cités où on peut dénombrer facilement le nombre des citoyens, ne se mettent en place que des institutions fragmentaires, que des pouvoirs personnels ou des tentatives de fonctionnement communautaires ou démocratiques (continuellement minées par les possibilités de fonctionnement tyrannique ou oligarchique) ; tant que la masse n'est pas là cette fois-ci en tant que force essayant de se vivre comme *peuple*, il suffit d'un roi, d'un chef ou d'un prophète. Lorsque la masse en tant que réservoir de passions et de contradictions, en tant donc que simultanément multitude et peuple, s'anime (et son acte originaire est un acte de violence), il lui faut alors se trouver une nouvelle forme d'incarnation. Ce sera l'Etat-nation. L'Etat c'est donc en même temps ce qui va *cristalliser* la puissance révolutionnaire, la volonté instituante, c'est ce qui va tenter d'empêcher tout nouveau processus révolutionnaire qui pourrait se retourner contre lui, car l'Etat représente à lui seul la puissance du peuple tout entier.

Donc, à partir de l'instant *instaurateur*, où l'Etat serait comme expression de la volonté générale ou du désir du groupe, il est investi comme le seul corps animé par le langage, comme ayant le droit à la parole souveraine. Le groupe-peuple ne peut donc plus se référer à une loi extérieure transcendante (ce qu'ont dit les grands ancêtres ou la loi révélée par Dieu à ses prophètes ou à son messie), il n'existe que par cette loi commune qui est la même et qui est exprimée par cet appareil (cet artefact) monumental qu'est l'Etat.

On peut mettre alors clairement en évidence les phantasmes engendrés par une telle situation et les conséquences qui en découlent :

1) L'Etat comme représentant d'un peuple-un, sans « division originaire » (Claude Lefort) (14) se doit de transformer ce peuple, en réalité divers, vivant des intérêts contradictoires, en groupe uniforme, homogène, ayant des intérêts communs, des visées similaires, des représentations identiques et marquant son adhésion à la loi. Travail de nivellement, de suppression des différences (par disparition des cultures locales ou par leur transformation en folklore touristique, par l'éducation transmettant des valeurs semblables, par le développement d'institutions qui vont progressivement contrôler l'ensemble des activités). Il exprime ainsi, sans le savoir, la pulsion de mort dans son œuvre d'indifférenciation, de répétition de l'identique, de culpabilisation. Certes, un tel processus est plus particulièrement à l'œuvre dans les pays vivant dans un système que j'ai appelé de « totalitarisme despotique » (15) que dans ceux qui relèveraient d'un « totalitarisme démocratique » (16), dans la mesure même où ces derniers acceptent *formellement* certaines divergences d'opinions, se réclament du pluralisme, organisent des élections libres. Mais il est évident pour chacun maintenant que les véritables différences et divergences sont peu ou ne sont plus guère tolérées dans les pays occidentaux de type parlementaire. L'alternance ne se joue qu'entre partis se réclamant des programmes qui ne sont point trop dissemblables ou qui ne remettent pas en cause la constitution et l'Etat tel qu'il est, les autres courants d'expression sont marginalisés, suspectés ou poursuivis par la loi, les médias se chargeant d'imposer un mode de pensée commun, mobilisant les passions pour éviter la rationalité ou plus simplement vidant les problèmes de toutes leurs charges affectives.

2) L'Etat s'affirme comme corps « sans souillure », engendrant un nouveau monde, *origine* de toutes choses, inventeur des êtres vivants. A la violence des passions qui agitent la société civile (tant dans le monde des affaires que dans le domaine de la sexualité et des rapports sociaux), il oppose l'idée de l'intérêt général, de l'objectivité, de la modération et de la justice. Il nous dit qu'il n'y a plus d'être omnipotent pouvant se laisser aller à des *excès* de pouvoir ou de puissance sexuelle. Il offre l'image d'un corps *aseptisé*.

Mais ce faisant, il se veut surtout créateur et *régénérateur*. Il régénère la race, la nation, la pensée, la langue, il crée l'histoire et se

(14) Claude LEFORT, Le politique et l'institution du social, *Textures*.
(15) E. ENRIQUEZ, Le pouvoir et la mort, revue *Topique*, Epi, nos 11-12.
(16) ID., *ibid.*

pose comme moteur du progrès et de la croissance. Pour empêcher l'excès, le refoulement et la répression sexuels seront les leviers essentiels. Ce que l'on tend un peu à oublier actuellement, où une fausse licence sexuelle fait croire à la liberté et à la tolérance.

Mais il ne faut pas oublier que la formation de l'Etat capitaliste a trouvé un allié puissant dans la famille monogamique et patriarcale. En effet, l'un et l'autre se solidifient et se soutiennent d'une morale rigoriste, puritaine où le plaisir n'a pas sa place (sauf dans les bas-fonds), où la discipline des corps et des esprits est la règle, et où le divorce, la contraception, l'avortement sont différents visages du diable. Que cette morale se traduise par des névroses, de l'impuissance, des suicides, par la misère sexuelle, par des manifestations hypocondriaques ou sadiques, par la montée de comportements paranoïaques ou par l'augmentation des crimes, ces conséquences n'inquiètent personne ou, plus exactement, *elles correspondent aux désirs de tous.*

Précisons notre pensée : depuis quelques années certains ont tendance à penser (sous l'influence de M. Foucault) que l'Etat tend à tout asservir et à tout contrôler. Récemment E. Todd a proposé la thèse inverse (17). Il écrit : « Mais le dérapage de l'Europe ne provient pas d'une dynamique propre à l'Etat, machine désincarnée. Les Etats deviennent fous parce que les hommes qui les constituent, les dominent ou les construisent sont largement psychotiques. Les mêmes appareils, dans d'autres circonstances, se comportent sans agressivité. La folie des Etats n'est que le reflet d'une folie des élites... » et encore « la trame puritaine suit le repli de l'Etat, plutôt qu'une phase d'envahissement de la société par l'Etat ». Il ne peut être question dans ce bref article de critiquer ces deux positions extrêmes. Disons qu'elles manquent toutes deux l'essentiel, à savoir que l'Etat en tant qu'expression du peuple-un, en tant que loi de tous (choisi par tous) se doit d'être *répressif*, sinon se reposerait le problème du surgissement de la violence entre les frères du groupe, donc de l'excès et des passions. De ce fait tout le monde a partie liée pour le développement de la discipline et de l'austérité. Mis à part, bien entendu, ceux qui résistent au travail (vagabonds) ou ceux qui sont en même temps inclus et exclus de la société (une partie du monde ouvrier).

3) L'Etat comme expression de tous est constamment questionné et critiquable. Qu'il soit investi amoureusement ou craint, qu'il représente fantasmatiquement une figure parentale idéalisée, qu'il facilite la vie à certains et leur fournisse des occasions d'exercer leur

(17) E. Todd, *Le fou et le prolétaire*, R. Laffont.

puissance et qu'il maintienne les autres dans la soumission, il n'est pas et ne peut pas être ce corps sans souillure par lequel la société se régénère. Au contraire, il est le lien et le réceptacle de tous les conflits, de toutes les contradictions, et de tous les paradoxes. En effet, à partir du moment où la loi n'est plus incarnée dans un ailleurs radical (ce qui fait que tout le monde est soumis à cette loi qui n'est la propriété de personne, même de celui qui en est le dépositaire : l'ancêtre ou le roi), mais où elle est créée par le peuple se pose alors avec virulence la question déjà mentionnée : qui va pouvoir proférer la loi et qui va pouvoir l'incarner.

Poser cette question, c'est dire la lutte inévitable qui va s'instaurer entre les membres du groupe pour être celui ou ceux qui seront les véritables possesseurs et maîtres de la loi et qui pourront l'imposer comme correspondant aux désirs de tous.

Ainsi, dès que l'Etat devient celui de tous, s'installe *définitivement* la *lutte pour le pouvoir* et la violence interne. Pour que cette violence n'aboutisse pas à l'éclatement du groupe, il faut re-créer constamment une instance transcendante aussi répressive et aussi aimée que le chef de la horde : l'Etat.

4) Cette entité va d'une part *s'autonomiser* progressivement par rapport au peuple, parler un langage spécifique (le langage du politique qui va devenir dominant et faire disparaître celui de la *praxis* sociale), tenter d'apporter une réponse à toute question et, d'autre part, se *démultiplier* en une prolifération d'institutions. Mais, en dépit de ce processus d'enflure, la menace d'une révolte est toujours présente : il est donc indispensable de maintenir le groupe-peuple en état de *régression* par l'utilisation d'un système de croyance et par la *cristallisation* du pouvoir. Chacun se vivra, alors, en situation de dette vis-à-vis de cet Etat qui accomplit le maximum pour réaliser les vœux explicites des populations et paiera cette dette par le sacrifice de ses satisfactions personnelles et parfois de sa propre vie, en gardant au cœur l'illusion que cet objet créé était bien celui qu'il désirait (l'Etat fonctionne comme leurre du désir) et qui pouvait l'aimer.

Cette croyance est centrale. Si elle n'existait pas, chacun serait livré à la violence pure non seulement des autres mais à l'intérieur de lui-même. Car ce qui donne à l'individu le sentiment d'un Moi solide, inattaquable, est le fait de se sentir lié filialement à un autre *corps solide*. La croyance, qui vise à métaphoriser le réel et à empêcher de percevoir le vrai c'est-à-dire la lutte, la coupure radicale en soi-même, est là pour tenter de donner effet de sens à la vie, pour faire en sorte que l'existence ne soit pas une « passion inutile ». La croyance en une instance impersonnelle étant ardue, l'Etat va s'identifier à ses gou-

vernants et de plus en plus à une seule entité. C'est le phénomène nommé par les spécialistes de science politique la « personnalisation du pouvoir », que Soljenitsyne et à sa suite Claude Lefort ont évoqué sous le terme de l'Egocrate (18). Que l'Etat se résume dans l'organisation toute-puissante et fétichisée (la fameuse « Angkar » du « Kampuchea démocratique ») ou dans un individu à aimer et qui nous aime, il ne peut donc que prendre en son sein ses fils fidèles (infantilisés et rendus impuissants) et rejeter les autres (au besoin les expulser, les emprisonner ou les tuer).

La croissance de l'Etat et sa cristallisation, c'est la généralisation de la castration et de la mort. Au fur et à mesure que la régression s'installe, il est de moins en moins nécessaire que les citoyens se sentent partie prenante, manifestent leur amour ou leur adhésion au système. Il suffit qu'ils vaquent à leurs travaux. L'Etat aura alors vis-à-vis de ses mandants une action non plus fascinatrice ou séductrice mais principalement *dissuasive* (visant à empêcher toute action qui ne soit pas conforme) ou *saturante* (en faisant en sorte de s'assurer le monopole de la parole, en donnant à toutes les énonciations la forme d'une « double entrave », inextricable, en utilisant comme langage une « novlangue » ou une langue de bois ce qui étouffe immanquablement dès la naissance toute pensée contradictoire).

Lorsque le règne de l'Etat est définitivement installé, les citoyens ont disparu. La guerre civile a pris fin. Il ne reste plus aux occupants de l'appareil d'Etat que de s'occuper de batailles économiques ou de combats guerriers avec les autres Etats.

« Les hommes d'aujourd'hui ont poussé si loin la maîtrise des forces de la nature qu'avec leur aide il leur est devenu facile de s'exterminer mutuellement jusqu'au dernier » (19). Ainsi l'Etat n'existe que par et pour la guerre. Il reprend à son compte la violence du chef de la horde. Ainsi le cycle est bouclé : du meurtre à l'Etat, de l'Etat à la mort généralisée.

Le pire est-il donc toujours sûr ? Trois raisons permettent d'en douter :

1) Cette croissance démesurée de l'Etat implique un renforcement continu des moyens et des techniques de contrôle. Le développement de l'informatique, les manipulations génétiques en projet vont dans ce sens. Mais à mesure qu'augmentent les moyens de contrôle, augmentent corrélativement les domaines de surveillance, et la tâche finit par devenir impossible en raison de son ampleur. La volonté

(18) Cf. Claude LEFORT, *Un homme en trop*, Ed. du Seuil.
(19) FREUD, *Malaise dans la civilisation, op. cit.*

rationnelle de guidage du monde bute sur l'impossibilité de maîtriser l'ensemble des données. Les théoriciens de la bureaucratie le savent bien, qui ont montré que plus le contrôle s'étend, plus les zones de flou et d'incertitude tendent à augmenter.

2) A force de suspecter tout le monde et de se créer des ennemis intérieurs et extérieurs et d'asseoir son autorité sur le vide, l'Etat fait disparaître toute adhésion. C'est un monde apathique, où chacun se replie sur lui-même et ses rêves égoïstes, qui apparaît. Mais cette non-adhésion, qui est au début profitable au personnel dirigeant en place, frappe l'Etat d'une immobilité progressive. Tout sujet a besoin de *croire* en quelque chose (comme en témoigne la résurgence des idéologies religieuses de tous ordres ces dernières années), sinon des processus de désinvestissement léthal se mettent en place.

3) Le monolithisme de l'Etat engendre, par réaction, de la marginalité, des phénomènes de dissidence, d'éclatement, parfois même de pulvérisation. Le refoulé et le réprimé signalent avec éclat leur retour, la pulsion de vie manifeste à nouveau ses droits. Certes, rien n'est réglé. Et le processus peut toujours recommencer. Y a-t-il cependant quelque issue ? Freud se garde en la matière et en conclusion de nous donner quelque espoir. Il nous indique cependant que tant que l'humanité n'aura pas su accepter le problème de l'inéluctabilité de la violence interne au groupe, tant qu'elle n'essaiera pas de traiter celui-ci quotidiennement, d'analyser ses avatars et ses résurgences sans les rejeter ou les occulter, tant qu'elle sera créatrice d'illusions pour s'empêcher de percevoir le vrai, tant qu'elle continuera à éprouver le besoin de l'appui paternel dans la réalité ou celui d'une organisation toute-puissante, elle ne sera capable, en croyant engendrer la vie, qu'à installer enfin Thanatos en maître souverain.

RÉSUMÉ. — *En interrogeant les œuvres dites sociologiques de Freud, dégager les origines du lien social et sa cristallisation sous la forme étatique, l'hypothèse centrale est la suivante : tout groupe est fondé sur un crime et est confronté avec le problème de sa violence interne. En voulant résoudre ce problème, les hommes sont amenés à créer des institutions et en particulier l'institution étatique. Celle-ci, en tant qu'héritière de la violence refoulée, s'exprime fondamentalement par la confiscation de cette violence à son profit et se manifeste comme mettant en œuvre la pulsion de mort par imposition d'un Sur-Moi collectif répressif.*